

Quelques souvenirs de ma course de Paris-Brest.

Quoique les lecteurs du *Cycle* connaissent déjà certainement par les détails le récit de ma course Paris-Brest, je veux bien essayer de faire appel de nouveau pour eux à mes souvenirs au sujet de ce rapide voyage.

Je n'ai évidemment pas entrepris, comme bien l'on pense, sans entraînement préalable, une course de cette distance; j'ai depuis ma jeunesse le corps rompu au vélocipède; âgé de 34 ans, il y en a plus de 19 que je le pratique. En 1877, j'ai conquis mon titre de Champion de France; en 1878, je me souviens de la course que je fis : 585 kilomètres en 26 heures, sur un bicycle sans billes et à pédales de bois. Quelle différence avec nos appareils d'aujourd'hui et quel pas énorme franchi depuis par le cyclisme!

Aussitôt que la course de Paris-Brest fut officiellement annoncée, j'envoyai mon engagement par dépêche, comprenant tout de suite que ce serait là *ma course*, que j'étais dans des conditions rendant ma victoire presque certaine; et de fait, pendant tout ce voyage, malgré les nombreux accidents et les retards que j'ai subis, je n'ai pas douté une minute de mon succès définitif; mais j'avais presque trop de confiance en moi; c'est ce qui m'a fait commettre, au départ, une faute impardonnable : j'ai filé *trop vite*; en arrivant à Versailles, je marchais environ à 35 kilomètres à l'heure et cet emballement fut cause que je surpris mes entraîneurs et qu'à mon passage ils n'étaient pas échelonnés aux postes qui leur avaient été désignés; leur aide me fut donc, par ma faute, enlevée dès le début de la course; ils ne purent, comme j'y comptais, être là pour régler ma marche et me *couper le vent*.

Heureusement que je possédais sur mes adversaires un gros avantage : je suis routier dans l'âme, j'habite les Basses-Pyrénées; aussi suis-je habitué de longue date aux rudes côtes et aux chemins accidentés; ils ne m'effrayent pas et c'est pourquoi, au contraire de bien de mes concurrents, j'ai trouvé la route de Brest dure, mais bonne.

Une des autres causes auxquelles j'attribue mon succès c'est qu'une semaine environ avant la course j'avais reconnu la route en me promenant, pour me rendre compte de l'allure à laquelle je devrais marcher; j'avais établi mon horaire d'une façon raisonnée et comme on devrait toujours le faire en pareil cas, réglant le chemin à parcourir chaque heure, modérant ou accélérant ma vitesse non seulement en raison des kilomètres à parcourir mais aussi proportionnellement aux pentes des côtes; je ne m'étais guère trompé dans mes prévisions, car mes calculs se sont trouvés absolument vérifiés et j'ai pu suivre de point en point l'horaire que je m'étais tracé.

A ce propos, que les lecteurs du *Cycle*, — parmi lesquels on compte, je le sais, beaucoup de touristes, — me permettent de leur donner un conseil : c'est, dans leurs excursions, de toujours agir comme je l'ai fait, ne s'emballer jamais quand le terrain est bon, car on arrive le soir à l'étape vané, épuisé, fini. J'ai, quant à moi, je le répète, marché dans cette course en véritable touriste.

La seule cause qui aurait pu modifier mon horaire c'étaient les accidents; et Dieu sait si au cours de la route le ciel a été peu clément pour moi! Cinq fois mon pneumatique a crevé: la première fois à 6 kilomètres de Laval, la deuxième fois à quelques kilomètres de Morlaix, la troisième en sortant de cette ville, la quatrième en quittant Brest, la cinquième avant Morlaix en revenant. Depuis je pus continuer sans nouvelle avarie ma route sur Paris, mais il faut avouer que j'ai joué de malheur, et que le chemin de Brest était, quand j'y suis passé, terriblement semé d'épines; heureusement que j'ai cueilli les roses tout de même, c'est le principal!

D'ailleurs me fût-il arrivé encore plus d'accidents, ma chambre à air m'eût-elle fait complètement défaut, que je ne serais pas resté en route, je le garantis! j'aurais continué quand même; j'avais moi aussi tout prévu : en tressant une cordelette de paille ou d'herbe, ou simplement avec du papier, j'aurais bourré mon pneumatique; c'eût été peut-être très dur, mais j'aurais marché!

Marcher quand même, il l'a bien fallu, puisque j'ai pris sur les quelques minutes de repos fixées par mon horaire pour rattraper le retard causé par mes accidents.

On avait cru à tort que j'aurais absolument besoin de ce repos; il n'en a rien été, et ma santé n'a pas été éprouvée par cette course. Certes l'épreuve a été rude, mais non au-dessus de mes forces.

C'est seulement à Verneuil que j'ai commencé à sentir un peu la fatigue; je sommeillais sur ma machine et ne tardai pas à me réveiller par terre; entre Houdan et Saint-Cyr, sentant mes yeux se fermer malgré moi, je voulus me laver la figure pour chasser le sommeil, mais la caféine que j'employai me causa de tels vomissements que je me réveillai tout à fait : ce fut un mal pour un bien.

Bref j'arrivai à Paris, comme on le sait, plus épuisé par la privation d'aliments que par la fatigue.

Une heure et demie de sommeil, une tasse de chocolat et deux œufs, et je fus sur pied; j'avais les mains sans ampoules, les jambes et les pieds indemnes, mon visage seul portait les traces d'un coup de soleil.

La privation d'aliments dont je viens de parler, je me l'étais imposée dès le début comme une condition du succès; je souffre, en effet, depuis fort longtemps d'une gastralgie, et mes adversaires comptaient bien un peu, sinon beaucoup, sur mon estomac : j'en ai eu plus qu'ils ne pensaient, je n'ai pas mangé du tout.

Tout ce que j'ai pris à chaque contrôle consistait en bouillon spécialement préparé pour moi et envoyé d'avance; en poires, fruits, jus de viande, café au lait, limonade; j'ai fait aussi un heureux usage de chartreuse coupée d'eau. A Pré-en-Pail, seulement au retour, me sentant défaillir, je me permis un petit morceau de pain beurré.

Que dirais-je encore? Tout le monde sait que Jiel-Laval, mon seul adversaire sérieux, et moi avons fait côte à côte une grande partie de la course en bons camarades que nous sommes, nous attendant quand l'un de nous était forcé de s'arrêter, repartant ensemble, etc.; ce n'est qu'à Lamballe que nous nous séparâmes.

On sait aussi comment, au retour, mon coup d'audace à Morlaix décida du succès de la course. J'appris en pleine nuit que Jiel-Laval, qui me précédait, était couché. Pour que mon passage ne lui fût pas signalé, j'éteignis ma lanterne et contournai une maison. Quand mon concurrent se

remit en route; il était trop tard, j'avais pris sur lui une avance que je ne fis qu'accroître depuis.

S'il m'était permis maintenant de formuler une critique au sujet de l'organisation de cette course, ce serait la sui-

vante: pourquoi, au lieu de faire subir aux concurrents, en leur déterminant le parcours, une épreuve qui n'a témoigné que de leur endurance plus ou moins grande, n'aurait-on pas laissé chacun libre de choisir sa route à



au *Revue du Cycle*

Très cordialement

Ch. Caron

son gré? Cela au moins aurait été une course de débrouillards et l'habileté individuelle serait venue au secours du plus ou moins de vigueur physique de chacun. S'il en avait été ainsi, remarquez qu'en passant par Houdan,

Chartres, le Mans, Laval, etc., on aurait pu gagner presque dix heures sur la durée totale de la course, aller et retour!

Si un jour ou l'autre on organise une course dans ces